

Le rêve

Jason Ragueneau

Number 78, Fall 1998

S'écrire jeune

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13658ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ragueneau, J. (1998). Le rêve. *Moebius*, (78), 36–37.

JASON RAGUENEAU, 16 ANS BCS

Le rêve

C'était le 11 juillet 1989, en France, aux Sables-d'Olonne. Comme tous les étés, j'étais allé voir mes grands-parents. C'était une journée splendide, le soleil m'enveloppait de ses rayons de chaleur.

Les traits de lumière m'attiraient vers la plage où je décidai d'aller marcher.

Plus je m'approchais de l'eau, plus le murmure des vagues parvenait à mes oreilles.

Tout en marchant au bord de l'eau, je ramassai quelques algues laissées là par la marée basse. La sensation de ces plantes de mer sur ma peau n'était pas très agréable.

Je les rejetai donc à l'eau, mais leur odeur de moisissure resta bien imprégnée au bout de mes doigts. Je dus lécher mes lèvres, puisque le vent les asséchait. Mes papilles ramassèrent donc des résidus de sel de mer. Ma peau sentait le sel.

Au loin, une foule s'était amassée. L'écho des rires d'adultes et des pleurs de bébés couvrait le chant des vagues. En passant à travers cette cohue, le vent me ramena l'odeur sucrée de l'huile de papaye. Malheureusement, une vague odeur de cigarette masquait la douce fragrance des huiles de bronzage.

Je me dirigeai ensuite vers les remblais. En traversant un petit parc vert, le parfum étouffant de l'herbe fraîchement tondue me monta aux narines. J'avais peine à respirer... Je m'éloignai donc de cette aire et atteignis enfin un remblai.

D'un coup, une sensation de chaleur intense, puis de brûlure, entraîna mes pieds à chercher, à l'ombre, un sol plus frais.

Une odeur sucrée m'attira alors vers une sucette-rie. Regarder les enfants dévorer leurs sucettes molles aux

saveurs de banane, chocolat, framboise... me mit l'eau à la bouche. Je succombai à la tentation et sortis quelques francs mélangés au sable du fond de mes poches, et achetai, moi aussi, une sucette au chocolat et à la banane.

Sur un banc, à l'écart, exposé au vent de l'Atlantique, qui me faisait pleurer des larmes salées et sifflait des mélodies dans mes oreilles, j'observais les mers qu'Ulysse avait franchies. Tout à coup, ma sucette brillant au soleil enveloppa le bout de mes doigts. D'une bouchée, je l'avalai et, comme mon rêve, elle disparut.